

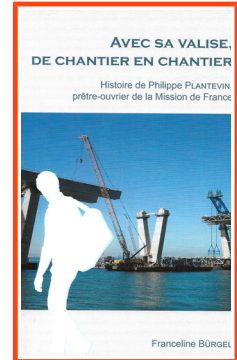
Franceline Bürgel,

Avec sa valise, de chantier en chantier

Histoire de Philippe Plantevin, prêtre-ouvrier de la Mission de France

Essai, Éditions Book on Demand, 2019

Il faut "oser" naître un 1er mai, et de surcroît en 1936. Un jour de grève qui annonce la victoire du Front Populaire. Philippe Plantevin ne pouvait ne pas être ouvrier. Mais prêtre ? "Il est des menuisiers qui devinent l'escalier au pied d'un chêne", dit superbement de lui le préfacer Arnaud Favard. Sans doute que le prêtre se lisait dans les yeux de l'enfant naissant comme les Rois mages lurent dans l'astre l'avènement du Christ. Philippe, issu d'une famille pieuse et propriétaire d'une usine à Thueyts, n'était pas pour autant prédestiné à la profession de prêtre-ouvrier. Mais le destin en a voulu autrement. Enfant, il écrivait de la main gauche, la main du diable, pendant que tante Madeleine (!) lui dispensait les bonnes paroles : "ton coeur, lui disait-elle, c'est le jardin de Jésus et tu en es le jardinier. Il faut que Jésus soit content dans ton coeur", "et surtout, tous les soirs, on l'arrose un peu, avec l'eau de la prière". Très jeune, il fut envoyé à l'école des soeurs du village, puis à neuf ans au rude pensionnat du Château d'Aix à Saint-martin-la-Sauveté. Il y sera scolarisé pendant huit ans. Élève très pieux, il se voit à 12 ans devenir prêtre, un voeu qu'il grava sur l'écorce d'un platane de la cour de la récré : une Croix avec un "Viens Suis-Moi", et signé P.P. On l'appelle déjà "le Saint"



La guerre d'Algérie fut un tournant dans sa vie. Mobilisé, il s'embarqua pour Sidi-Ferruch. C'est la guerre, et il doit apprendre à se servir d'une arme, ce qu'il n'aime pas. Il ne montre pas trop d'enthousiasme à l'école des officiers de Cherchell, ce qui lui valut seulement le grade de Sergent pour son empathie ostensible avec les Algériens. Affecté ensuite à Mostaganem, dans l'Ouest, il découvre la réalité de la guerre et des ratissages, ce qui ne l'empêche pas de fredonner en catimini *le Déserteur* de Boris Vian comme de consulter l'Évangile de Jean qui ne le quitte jamais.

Vingt-sept mois en Algérie avant de rejoindre son Ardèche : "je suis parti séminariste candide, j'en suis revenu meurtri, hébété, puis converti : l'Évangile me parlait pour la première fois de fraternité humaine. Là-bas, ma foi s'est transformée. Je suis passé de Jésus et moi... au Christ et mes frères à aimer ! L'Algérie a été mon meilleur Séminaire".

Il prend l'Église au mot, plonger dans la réalité humaine. Une occasion s'est offerte à lui : s'engager dans la Mission de France, à l'abbaye de Pontigny, en rase campagne, où de nombreux prêtres s'y font prêtres-ouvriers. On y étudie l'islam, le bouddhisme, Marx, Luther, la théologie ouverte aux différentes pensées de l'homme et du monde.

À sa sortie, il veut se confronter au terrain. sans métier véritable, il trouve un stage d'ouvrier de bâtiment à Vénissieux au milieu d'Algériens : "je voulais être prêtre ouvrier dans le Bâtiment et les Travaux publics, non pas tant pour la classe ouvrière, mais pour rejoindre ce peuple des petits qui m'avaient ouvert les yeux sur la condition humaine, et continuer avec eux une marche selon l'Évangile".

Après son stage, il rejoint Pontigny pour finir sa théologie et y être ordonné prêtre en 1964. Très vite, il regagne Vénissieux qui le réclame sans que personne ne sache qu'il est prêtre : "je ne me pose plus l'éternelle question de l'articulation entre vie professionnelle et ministère de prêtre. C'est tout un". Tantôt peintre, tantôt maçon, il fait chantier sur chantier, et un jour

l'accident arrive, il perd un oeil touché par l'explosion d'un câble : "j'ai vécu à Vénissieux des années passionnantes, bourrées de vie et d'amitié entre prêtres et avec les chrétiens, des communistes, des Arabes, des voyous, des mémés..."

Franceline Bürgel suit pas à pas ce nomade des chantiers et des missions tous azimuts à travers la France : Fos-sur-Mer où il observe un jour de jeûne de Ramadan par solidarité avec les Musulmans du chantier : "la vie est bourrée de Dieu et la prière éclate comme la colère à cause du mépris des hommes". À Fontenay-sous-bois il assure la direction du Séminaire. À Pigalle, en 1984, le voici à "faire le trottoir" pour entrer en dialogue avec les prostituées et le public marginal. Rappelé à Fos-sur-Mer, il y crée le foyer des marins dont il s'occupe pendant 12 ans au point de confondre sa vie avec celle des marins qu'il accueille, venant du monde entier. En 2000, il s'envole pour les Philippines pour y fonder une sorte de Maison pour apprentis marins. La misère qu'il y découvre lui fait comprendre, s'il en est, pourquoi tant de Philippins s'expatrient pour trouver du travail.

Enfin, à Aix-en-Provence, il est nommé délégué diocésain aux migrants, aux réfugiés, et aux sans-papiers : "je découvre le Christ avec des humains vrais. À 67 ans, après 40 ans de prêtrise, c'est toujours mon fils rouge", "Église des gestes plus que de paroles".

Au terme de cette biographie menée tambour battant, si l'on peut dire, par Franceline Bürgel, on en sort avec l'impression d'avoir connu un homme à mille et une vies.

On ne peut s'empêcher, pour finir, de citer Jean Vanier (cité *in* Emmanuel Carrière, *Le Royaume*) pour illustrer la flamme qui anime le coeur de Philippe : "au début on veut être bon, on veut faire du bien aux pauvres, et petit à petit, cela peut prendre des années, on découvre que c'est eux qui nous font du bien, parce qu'en se tenant près de leur pauvreté, de leur faiblesse, de leur angoisse, on met à nu notre pauvreté, notre faiblesse, notre angoisse à nous, qui sont les mêmes, elles sont les mêmes pour tous, vous savez, et alors on commence à devenir humain".

Achour Ouamara